Laura Bellini



Votre moitié du rebord de fenêtre

Pour une seule plante. Pour deux désirs différents.

Votre moitié du rebord de fenêtre

Pour une seule plante. Pour deux désirs différents.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902592

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - La frontière entre nous..... 11
Chapitre 2 - Les conditions de notre collaboration 23
Chapitre 3 - Là où la lumière s'infiltre 36
Chapitre 4 - De l'autre côté du silence..... 48
Chapitre 5 - Le droit de dire non 62
Chapitre 6 - La proximité que nous choisissons 75
Chapitre 7 - Le prix des portes ouvertes..... 89
Chapitre 8 - Au-delà des apparences 101
Chapitre 9 - Le risque que nous prenons ensemble 113
Chapitre 10 - Quand nous cessons de faire semblant.....126
Chapitre 11 - Une place pour tes affaires 140
Chapitre 12 - Tout ce que nous n'avions pas dit 154
Chapitre 13 - Ce à quoi je ne renoncerai pas 166
Chapitre 14 - La vérité entre deux êtres 179
Chapitre 15 - Une signature au bas de la vie des autres.....192
Chapitre 16 - La distance dont nous avons besoin.....204
Chapitre 17 - Ce qui reste quand tu t'en vas 215
Chapitre 18 - Le prix d'une seconde chance..... 227
Chapitre 19 - La voix qui compte vraiment..... 239
Chapitre 20 - Ta moitié du rebord de fenêtre 252

INTRO

La première chose que je vis ce matin-là fut un trait rouge qui traversait mon plan de l'orangerie.

Il passait exactement au milieu du large rebord de fenêtre, sous les baies vitrées orientées à l'ouest, là où poussait depuis trois ans le plus vieux monstera de notre collection. Quelqu'un l'avait tracé au feutre épais sur une feuille transparente posée par-dessus mon projet. À côté figurait une annotation : « Zone à réorganiser ».

Je restai immobile, une tasse de café à la main, essayant de déterminer ce qui m'agaçait le plus : l'audace de cette intervention ou le fait que ce trait avait été dessiné d'une main remarquablement assurée.

— Absolument pas, déclarai-je à l'orangerie déserte.

Pour toute réponse, j'entendis l'eau goutter d'une vanne défectueuse.

Il était sept heures quinze. Derrière les hautes vitres, le ciel de Poznań avait la couleur du béton mouillé, et le froid de novembre s'infiltrait par les châssis métalliques des fenêtres. À l'intérieur flottaient des odeurs de terre humide, de feuillage et de vieux bois. Je connaissais ce parfum mieux que la plupart des fragrances vendues en parfumerie. Au cours des quatre dernières années, j'avais appris à reconnaître, rien qu'à cette odeur, les arrosages trop généreux, les radiateurs qui chauffaient excessivement et les signes annonciateurs de pluie.

J'avais vingt-neuf ans, un diplôme de botanique et mon propre plan pour sauver un endroit que, juridiquement, je ne pouvais même pas considérer comme le mien.

Ce plan était précis. Six semaines pour remettre la collection en ordre, réparer le système d'irrigation et préparer un programme collectif d'entretien des plantes. Ensuite viendraient un week-end portes ouvertes, une collecte de dons et des discussions avec le gestionnaire de l'immeuble pour obtenir une prolongation du financement. Tout figurait dans un calendrier détaillé, accompagné d'un budget prévisionnel et d'une liste d'habitants prêts à donner un coup de main.

Je n'avais simplement pas prévu une chose : l'arrivée d'un homme persuadé qu'il pouvait déplacer mes plantes d'un coup de feutre rouge.

Je retirai la feuille transparente de mon projet. Dessous, mes annotations étaient intactes. Les emplacements soigneusement repérés, l'orientation de la lumière et les zones nécessitant une intervention me parurent presque rassurants. Je pliai la feuille étrangère en deux, puis me ravisai et la déployai de nouveau sur la table.

Il fallait que je découvre qui avait laissé ce message.

— Si vous cherchez l'auteur de ce trait, il se trouve juste derrière vous.

Une voix masculine venait de s'élever près de l'entrée.

Je me retournai.

L'homme portait un manteau sombre, ouvert sur un pull gris anthracite, et tenait un rouleau de plans sous le bras. Il était grand, avait les cheveux courts, châtain foncé, et le visage de quelqu'un qui s'était levé beaucoup trop tôt sans avoir l'intention d'en faire le reproche à qui que ce soit. Des gouttes de pluie brillaient sur ses chaussures.

Son regard se posa d'abord sur la feuille transparente que je tenais, puis sur le monstera.

— Je vois que vous avez trouvé mes remarques.

— Difficile de les manquer. Elles occupent la moitié de mon projet.

— C'est un hasard. Elles auraient pu en occuper davantage.

Il ne sourit pas, mais je perçus dans sa voix quelque chose qui ressemblait étrangement à de l'amusement.

— Qui êtes-vous ?

— Marek Kłos. Je conçois des serres et des orangeries. On m'a demandé d'évaluer les possibilités de modernisation de ce bâtiment.

— Qui vous l'a demandé ?

— Le gestionnaire de l'immeuble. Et si j'ai bien compris, vous êtes Zuzanna Olszewska.

— Et moi, je comprends que quelqu'un aurait dû me prévenir.

Il accepta ma remarque sans protester. Il posa son rouleau à l'extrémité libre de la table, en prenant soin d'éviter les pots que j'y avais disposés. Je remarquai cette attention, même si je n'avais aucune intention de lui accorder le moindre point pour cela.

— En effet, répondit-il. On m'avait indiqué que la personne responsable de la collection serait présente aujourd'hui. Je ne savais pas que vous arriveriez aussi tôt.

— Les plantes ne s'adaptent pas aux horaires de l'administration.

— Ceux qui conçoivent des espaces pour elles non plus, pas toujours.

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

Marek retira son manteau et le déposa sur le dossier d'une chaise. Il remonta les manches de son pull, découvrant ses avant-bras. Il accomplissait chaque geste sans se presser, comme si mon hostilité manifeste ne le dérangeait absolument pas. Cette aisance m'irritait bien plus qu'elle n'aurait dû.

— Vous ne pouvez pas enlever ce monstera, déclarai-je.

— Je n'enlève encore rien.

— Vous avez écrit « réorganisation ».

— Parce que la disposition actuelle limite l'accès aux fenêtres et aux installations techniques. Si nous voulons réparer le chauffage, il nous faut de la place.

— Vous n'avez pas besoin de tout le rebord pour cela.

Il s'approcha. Il s'arrêta de l'autre côté de la table, assez loin pour respecter mon espace, mais suffisamment près pour que je distingue de fines traces de graphite sur ses doigts.

— Vous voulez bien me montrer de quelle place j'ai réellement besoin ?

Sa question n'avait rien de condescendant. C'était plutôt un défi auquel il était difficile de se soustraire.

Je sortis un mètre ruban d'un tiroir.

Pendant les dix minutes suivantes, nous mesurâmes les distances entre les radiateurs, les cadres des fenêtres et les pots. Marek n'essaya pas de me prendre l'outil des mains. Il tenait le ruban là où je le lui demandais, notait les chiffres et posait des questions auxquelles je répondais avec une irritation de moins en moins prononcée.

Il remarqua une fissure dans la partie inférieure d'un châssis qui m'avait échappé jusque-là. De mon côté, je lui

montrai les traces de dépôts salins sous le substrat, qui indiquaient que les problèmes d'humidité étaient antérieurs à la dernière panne.

Lorsque je déplaçai un lourd pot pour dégager l'accès à une vanne, il vint aussitôt près de moi.

— Je peux vous aider ?

— Tenez la base, s'il vous plaît. Ne soulevez pas le pot par le bord.

Il fit exactement ce que je lui demandais.

Nos mains se retrouvèrent un instant de part et d'autre du cache-pot en céramique. Une pensée absurde me traversa l'esprit : il avait de belles mains. Non pas parce qu'elles étaient soignées, mais parce qu'elles savaient travailler avec efficacité. Il n'était jamais nécessaire de lui expliquer deux fois la même chose.

— Vous avez raison, admit-il au bout d'un moment en se redressant. Nous n'avons pas besoin de tout le rebord. La moitié devrait suffire, à peu près.

— Ma moitié ou la vôtre ?

Cette fois, il sourit.

À peine, d'un seul coin de la bouche, mais cette expression transforma complètement son visage. Jusqu'alors, il m'avait paru froid. Je distinguai maintenant la fatigue autour de ses yeux et une douceur inattendue.

— Je crois que ce sera l'objet de nos négociations.

Je détournai le regard avant qu'il ne remarque que je lui avais rendu son sourire.

Son téléphone vibra sur la table. L'écran s'alluma pendant une seconde. Je n'avais aucune intention de lire les

messages des autres, mais j'aperçus un fragment de notification : « option commerciale — estimation des revenus ».

Marek retourna son téléphone, écran contre la table.

— Vous travaillez aussi sur le budget ? demandai-je.

— Sur plusieurs scénarios pour l'avenir de cet endroit.

— Un avenir décidé par qui ?

Pendant un instant, il m'observa plus attentivement, comme s'il cherchait une réponse qui ne ressemble pas à une formule toute faite tirée d'une présentation.

— Par les personnes qui devront financer son entretien.

— Et celles qui fréquentent l'orangerie ?

— Elles aussi.

Il prononça ces mots avec calme, mais moins rapidement que ses réponses précédentes.

Un tramway passa derrière les fenêtres. Les vibrations se propagèrent jusqu'aux vitres, et une feuille du monstera bougea légèrement, alors qu'aucun courant d'air ne traversait la pièce.

Je pensai à madame Helena, du troisième étage, qui venait ici chaque jour depuis la mort de son mari. Aux deux enfants de l'immeuble voisin qui prenaient soin de leur propre jeune citronnier. À moi-même, qui repoussais depuis des mois une proposition d'emploi dans un laboratoire privé afin d'achever ce projet destiné à garantir à tous un accès libre à cet endroit.

Marek déroula une nouvelle feuille sur la table.

— J'aimerais consulter votre calendrier. Peut-être pourrions-nous combiner nos solutions.

Je regardai ses dessins, puis le visage de cet homme qui, en une quinzaine de minutes à peine, avait réussi à m'irriter, à me surprendre et à éveiller en moi un intérêt qui dépassait largement la simple curiosité professionnelle.

Je ne voulais pas lui céder le contrôle de l'orangerie. Je ne voulais pas non plus reconnaître que sa présence avait changé l'atmosphère de cette pièce que j'avais toujours considérée comme parfaitement prévisible.

Je lui tendis mon plan, mais gardai la main sur son bord.

— À une condition. Vous ne promettez rien à personne concernant cet endroit sans en avoir d'abord discuté avec moi et avec les habitants.

Marek baissa les yeux vers ma main, puis plongea son regard dans le mien.

— Et vous, accepterez-vous d'écouter une proposition avant de décider qu'elle représente une menace ?

Je ne répondis pas immédiatement.

Un mince rayon de lumière pâle traversa la vitre humide. Il vint éclairer le rebord de la fenêtre, le divisant presque exactement en deux.

Je regardai Marek, consciente que quelque chose de très différent de ses projets me troublait désormais : la facilité déconcertante avec laquelle je commençais à souhaiter qu'il reste.

Serais-je capable de défendre tout ce qui comptait pour moi si l'homme qui se tenait de l'autre côté de la table devenait quelqu'un que je ne voudrais plus perdre ?

Chapitre 1 - La frontière entre nous

À dix heures du matin, l'orangerie avait cessé d'être un havre de paix rempli de plantes pour se transformer en salle de réunion où chacun possédait sa propre définition de la catastrophe.

Madame Helena avait apporté un thermos de thé et trois boîtes de biscuits sablés. Monsieur Roman, un électricien à la retraite qui habitait dans la deuxième cage d'escalier, était arrivé avec un carnet dans lequel il consignait depuis des années toutes les défaillances de l'immeuble. Deux jeunes mères étaient venues avec leurs enfants, faute de pouvoir les faire garder. Près de l'entrée se tenaient également des habitants que je ne croisais d'ordinaire que lors du rempotage annuel des plantes.

Dix-sept personnes au total.

Toutes étaient venues pour la même raison : nous avions appris que l'avenir de l'orangerie dépendrait d'une évaluation technique et de la présentation d'un mode de financement réaliste pour assurer son entretien.

Je ne leur avais pas encore annoncé que l'homme chargé d'une partie de cette évaluation se tenait justement près de la fenêtre ouest, occupé à examiner la structure du toit.

Marek Kłos semblait ne pas entendre le brouhaha grandissant. Il portait le même pull gris anthracite que le matin, mais avait remplacé son manteau par une veste de travail, qu'il avait suspendue au dossier d'une chaise. Il tenait une tablette dans une main et un crayon dans l'autre. De temps à autre, il levait la tête pour vérifier les assemblages des profilés métalliques.

Je me demandais s'il était réellement aussi calme ou s'il avait simplement appris à dissimuler parfaitement sa tension.

— Zuzia, qui est-ce ? demanda madame Helena en s'approchant de moi avec une tasse de thé.

— Un concepteur. Il prépare une évaluation des travaux de modernisation.

— Ah. Elle l'observa attentivement. Il est beau garçon.

— Cela n'a aucune importance.

— Pour le chauffage, certainement pas.

Je n'eus pas le temps de répondre, car Marek se tourna vers nous.

— Bonjour à tous. Je m'appelle Marek Kłos. Merci d'avoir pris le temps de venir.

Sa voix domina les conversations sans effort. Il ne parlait pas exagérément fort et ne cherchait pas non plus à imposer un ton officiel. Peu à peu, les gens se turent, et je ressentis une légère irritation en constatant avec quelle facilité il avait obtenu leur attention.

— Avant de commencer, déclarai-je en me plaçant près de la table, je voudrais clarifier un point. Cette réunion ne signifie pas que nous avons accepté la moindre modification des conditions d'utilisation de l'orangerie.

Marek me regarda.

— Exactement.

— Ni le déplacement des plantes sans concertation préalable.

— Non plus.

— Ni la limitation de l'accès aux habitants.

Il garda le silence pendant un bref instant.

— Cela dépendra de la solution retenue.

Les premiers murmures mécontents parcoururent la pièce.

Je sentis mes doigts se crisper sur le bord de la table.

— C'est précisément pour cette raison que je veux que nous définissions clairement, dès le départ, ce que nous cherchons à défendre, repris-je. L'orangerie a été créée comme un espace commun. Pas comme un élément décoratif qu'on pourrait contempler derrière une vitre.

Monsieur Roman leva la main.

— Et si quelqu'un nous disait enfin combien va coûter la réparation de ce fichu chauffage ?

Marek posa sa tablette.

— Je n'ai pas encore de montant définitif. En revanche, je sais que le problème ne concerne pas un seul radiateur. Nous avons des défauts d'étanchéité, une répartition irrégulière de la chaleur et des infiltrations d'humidité à plusieurs endroits de la structure. Si nous réparons uniquement ce qui est visible, nous risquons de nous retrouver au même point dans un an.

— Cela signifie qu'il faudra fermer l'orangerie ? demanda l'une des mères.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous envisagez cette possibilité ?

— J'étudie toutes les solutions permettant d'assurer la sécurité et la pérennité du bâtiment.

Cette réponse ne me plaisait pas. Elle était factuelle, prudente et pratiquement impossible à contester. Pourtant,

elle contournait la question qui demeurait essentielle à mes yeux.

— Et si la solution technique se révélait incompatible avec les besoins des habitants ?

Marek posa les mains sur la table.

— Alors il faudra déterminer quels besoins peuvent être conciliés.

— Tout ne se règle pas par un compromis.

— Je sais.

Il avait prononcé ces mots avec tant de calme que j'eus soudain envie de lui demander d'où lui venait cette certitude. Au lieu de cela, j'ouvris mon propre calendrier de travail.

Pendant la demi-heure suivante, je présentai mon programme. Je parlai de l'inventaire de la collection, des ateliers de botanique, du système de permanences et de la collecte destinée à financer les réparations les plus urgentes. Je montrai des photographies de plantes qu'il serait dangereux de déplacer, ainsi qu'un récapitulatif du coût du matériel nécessaire à la remise en état du système d'irrigation.

Je connaissais chaque chiffre. Chaque nom de bénévole. Chaque échéance.

J'avais passé des mois à préparer ce projet, souvent la nuit, entre mon travail au laboratoire et mes visites ici. Je n'avais aucune intention de laisser qui que ce soit le réduire à un gentil passe-temps de femme trop attachée à ses pots de fleurs.

— C'est un programme remarquablement bien préparé, déclara Marek lorsque j'eus terminé.

Je ne m'attendais pas à un compliment. Encore moins à ce qu'il paraisse sincère.

— Merci.

— Mais il ne répond pas à la question du financement permanent.

Je pinçai les lèvres.

— La collecte et les dons...

— Peuvent contribuer au lancement des travaux. Mais ils ne garantissent pas des ressources prévisibles pour les années suivantes.

— Qu'est-ce qui vous permet d'en être aussi certain ?

— Les dépenses d'exploitation de bâtiments comparables. Je peux vous montrer les chiffres.

— Je vous en prie.

Marek fit glisser sa tablette vers moi. L'écran affichait un récapitulatif de la consommation énergétique, de l'entretien des installations et des réparations à prévoir. Tous les montants n'étaient pas définitifs, mais les seules estimations suffirent à faire naître une pesanteur désagréable au creux de mon estomac.

Jusqu'alors, je m'étais concentrée sur la manière de sauver l'orangerie de la fermeture. Je n'avais pas suffisamment réfléchi à ce qui se passerait deux ans plus tard.

— Cela ne signifie pas que mon projet n'a aucune valeur, dis-je plus doucement.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Mais vous le considérez comme une moitié de solution.

— Parce que c'est ce qu'il est.

Je relevai les yeux.

Marek me regardait sans aucune expression de triomphe. Il n'essayait pas de profiter de mon incertitude momentanée pour rallier les autres à sa propre vision.

— Vous comprenez pourquoi cet endroit est important pour les gens, dit-il. Moi, je comprends ce dont le bâtiment a besoin. Si nous faisons semblant que l'un peut suffire sans l'autre, nous perdrons tous les deux.

Ce fut la première phrase qui me toucha véritablement.

Non parce que j'étais entièrement d'accord avec lui. Mais parce qu'il avait employé le pluriel.

Tous les deux.

Je ne savais pas encore si je pouvais lui faire confiance, mais pendant un court instant, j'eus l'impression qu'il ne se tenait plus de l'autre côté de la table.

La réunion s'acheva avant midi, lorsque madame Helena décréta fermement que poursuivre les discussions sans thé ni repas chaud constituait une atteinte à la santé de toutes les personnes présentes.

Les habitants se dispersèrent lentement, laissant derrière eux des tasses vides, des miettes et une feuille couverte de propositions supplémentaires. Les idées raisonnables dominaient, même si quelqu'un avait également suggéré d'élever des papillons exotiques et que monsieur Roman avait proposé de réparer lui-même toutes les installations, à condition que personne ne vienne le déranger.

Je ramassais la vaisselle lorsque Marek s'approcha de moi avec deux chaises.

— Où dois-je les ranger ?

Je lui indiquai un endroit près de l'entrée.

— Derrière l'armoire à outils.

Il les déposa et revint vers moi.

— Vous êtes en colère contre moi.

— Non.

— C'est curieux, parce que vous avez l'air d'envisager de me jeter par la fenêtre.

— Je ne vous jetterais pas par la fenêtre. Vous endommageriez la structure.

Il eut un petit rire.

Cette fois, ce n'était pas un sourire à peine perceptible. Son rire transforma son visage d'une manière que je trouvai dangereusement agréable. Pendant une seconde, je découvris quelqu'un de très différent de l'homme aux devis et au feutre rouge.

— J'apprécie votre sollicitude envers le bâtiment, dit-il.

— Ne prenez pas cette habitude.

Il prit la dernière tasse restée sur la table et l'emporta dans la petite arrière-salle.

Je l'observai ouvrir le robinet et laver la tasse, bien que personne ne le lui ait demandé. Il ne cherchait pas à se faire remarquer. Il avait simplement vu quelque chose qui devait être fait.

Je n'avais aucune envie de trouver cela séduisant.

— J'ai une proposition, lança-t-il en s'essuyant les mains avec une serviette en papier.

— Encore un trait rouge à travers ma collection ?

— Cette fois, sans feutre.

Il sortit une feuille pliée de sa poche.

— J'ai besoin d'accéder à la documentation technique et de pouvoir effectuer des mesures dans trois zones. De votre côté, vous avez besoin de données fiables pour discuter avec le gestionnaire. Nous pourrions préparer un diagnostic commun.

— Selon quelles règles ?

— Vous êtes responsable des plantes, de leur sécurité et des conditions d'utilisation de l'espace. Moi, de l'évaluation de la structure et des installations.

— Et les décisions ?

— Aucune modification unilatérale.

— C'est trop vague.

Pendant un instant, il parut impatient. Il retrouva cependant très vite une expression maîtrisée.

— Qu'attendez-vous exactement ?

Je posai mon torchon.

— Que je ne me réveille pas un matin en apprenant que la moitié de l'orangerie va être louée à une entreprise organisant des réceptions privées. Qu'aucune plante ne disparaisse à mon insu. Que les habitants puissent prendre connaissance des véritables options avant que le gestionnaire ne choisisse celle qui l'arrange le plus financièrement.

Marek redevint sérieux.

— Je ne peux pas vous promettre que le gestionnaire choisira votre solution.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— En revanche, je peux vous promettre que mes conclusions techniques seront accessibles à vous et aux

représentants des habitants. Je ne présenterai pas non plus votre projet comme quelque chose de négligeable.

Je le fixai, cherchant dans cette déclaration une réserve dissimulée.

— Et votre projet ?

— Je ne l'ai pas encore terminé.

— Dans ce cas, je veux voir les hypothèses de départ avant qu'elles ne se transforment en recommandations définitives.

Il ne répondit pas immédiatement.

Je m'approchai, posant une main sur la table. Un demi-mètre à peine nous séparait. Je distinguai la teinte plus sombre de sa barbe naissante le long de sa mâchoire ainsi qu'une petite cicatrice au-dessus de son sourcil gauche.

— Monsieur Marek, je ne me bats vraiment pas pour défendre mon orgueil. Si ma solution s'avère insuffisante, je la modifierai. Mais je refuse que les habitants soient considérés comme un obstacle à un projet d'investissement.

— Je vous crois.

Ces deux mots me surprirent.

— Comme ça, tout simplement ?

— Non. Après vous avoir vue défendre votre programme, puis commencer à poser des questions sur les coûts. Quelqu'un qui cherche uniquement à imposer son point de vue ne fait pas cette deuxième chose.

Une chaleur étrange m'envahit.

Ce n'était pas parce qu'il avait dit quelque chose de particulièrement romantique. Bien au contraire. Il avait reconnu chez moi une qualité à laquelle je tenais

énormément et que les gens oubliaient souvent dès qu'ils constataient mon attachement à l'orangerie.

— Et vous ? demandai-je. Qu'est-ce qui compte pour vous ?

— Que dans cinq ans, ce bâtiment soit toujours debout et n'ait pas besoin d'être sauvé une fois de plus.

— C'est tout ?

Son sourire disparut.

— C'est déjà suffisamment difficile.

Il y avait quelque chose de personnel dans cette réponse. Je ne cherchai pourtant pas à lui en faire dire davantage. Je ne le connaissais pas assez pour m'en arroger le droit.

Après son départ, je restai encore une heure. Je devais vérifier l'humidité du substrat dans la partie tropicale et compléter les relevés d'arrosage. D'ordinaire, ce travail m'apaisait, mais cette fois, mes pensées revenaient sans cesse à notre conversation.

Je n'aimais pas qu'on remette en cause la qualité de ma préparation. J'aimais encore moins qu'on le fasse avec compétence.

Marek ne proposait aucune solution facile. Il m'avait montré un problème que je ne pouvais pas ignorer, sans pour autant dévaloriser tout ce que j'avais déjà accompli.

C'était exaspérant de séduction.

Mon téléphone vibra dans ma poche.

Un message de Karolina, ma meilleure amie, venait d'arriver, accompagné d'une photo de tasse de café.

« Alors, cette guerre pour la jungle ? Le concepteur a survécu ? »

Je souris et répondis :

« Malheureusement. Il est raisonnable, ce qui complique sérieusement les choses. »

La réponse apparut presque aussitôt.

« Raisonnable ET séduisant ? Méfie-toi, c'est une combinaison suspecte. »

Je rangeai mon téléphone avant d'avoir le temps de m'avouer que Karolina avait raison sur au moins un point.

Près du rebord de fenêtre ouest, je m'arrêtai devant le monstera. Sa plus grande feuille s'étendait au-delà de la limite précédemment tracée par Marek. Dans la lumière de la fin d'après-midi, elle paraissait presque translucide, et de minuscules gouttes d'eau s'accumulaient à ses extrémités.

J'effleurai prudemment sa surface fraîche.

— Je ne les laisserai pas te chasser d'ici, murmurai-je.

— C'est un bon début pour discuter avec les plantes. Avec les humains, c'est plus compliqué.

Je me retournai brusquement.

Marek se tenait près de l'entrée.

— Vous me suivez ?

— J'ai oublié mon chargeur. Il désigna une petite table près de la porte. Mais si vous préférez une version plus dramatique, je peux prétendre que je suis revenu vérifier si le monstera allait bien.

— Lui, au moins, ne dessine pas sur les plans des autres.

Il s'approcha de la table, récupéra son chargeur et m'observa quelques instants avec amusement.

— Savez-vous quelle est la chose la plus difficile lorsqu'on conçoit des serres ?

— Convaincre les botanistes que vous connaissez votre métier ?

— Ça, je suis encore en train de le découvrir. Non, le problème, c'est que les gens attendent d'un bâtiment qu'il soit stable, tandis que les plantes ont besoin de changements constants. Il faut créer quelque chose de durable pour accueillir ce qui ne cesse de grandir.

Je ne répondis pas.

Je regardai le monstera, puis Marek.

Ses paroles contenaient davantage qu'une simple observation technique. C'est peut-être pour cette raison qu'elles restèrent si précisément gravées dans ma mémoire.

— Dans ce cas, dis-je, vous devriez savoir qu'on ne peut pas convaincre une plante de pousser conformément à un plan.

— Je sais. C'est pourquoi je préfère concevoir un espace capable de lui céder de la place.

Pendant quelques instants, nous restâmes face à face en silence.

Ce silence, soudain, n'avait rien d'embarrassant.

Marek fut le premier à détourner les yeux.

— À demain, madame Zuzanna.

— À demain, monsieur Marek.

Lorsque la porte se referma derrière lui, je réalisai que, pour la première fois depuis de longs mois, j'attendais véritablement ma prochaine journée de travail avec impatience.

Et cela n'avait rien à voir avec les plantes.

Chapitre 2 - Les conditions de notre collaboration

Le lendemain matin, je trouvai un message de Marek dans ma boîte mail.

L'objet indiquait : « Orangerie — proposition de modalités de collaboration ».

Je l'ouvris avant même d'avoir préparé mon petit déjeuner.

La pièce jointe était un document de deux pages précisant le périmètre des travaux, les modalités de transmission des informations et le calendrier des premières mesures. Marek avait tenu compte de toutes les réserves que j'avais exprimées la veille. Il avait également précisé que l'évaluation technique ne valait pas autorisation de modifier les conditions d'utilisation de l'espace.

Je lus le document deux fois.

À la fin figurait une note :

« Je propose que nous discutions des détails aujourd'hui à dix-huit heures, en dehors de l'orangerie. Sans public, sans biscuits et sans querelle au sujet du rebord de fenêtre. M. K. »

Je ne pus retenir un sourire.

Je répondis que j'acceptais cette discussion à condition qu'il apporte toutes les données disponibles concernant les coûts de chauffage.

Sa réponse arriva quelques minutes plus tard.

« Je les apporterai. Le café est-il une forme de négociation acceptable ? »

« Cela dépend de la qualité du café. »

« Dans ce cas, je choisirai l'endroit avec soin. »

Je posai mon téléphone et regardai mon reflet dans la fenêtre de la cuisine.

Je portais un vieux tee-shirt en coton, mes cheveux étaient attachés à la va-vite au sommet de mon crâne, et j'avais l'expression d'une femme qui venait d'accepter quelque chose de beaucoup plus intéressant qu'un simple rendez-vous professionnel.

Je ne savais pas encore si cela me réjouissait ou m'inquiétait.

Avant midi, je reçus un appel du gestionnaire de l'immeuble, monsieur Wiktor Maj.

C'était un homme capable de parler pendant dix minutes sans donner une seule réponse claire.

— Madame Zuzanna, on m'a informé que la réunion d'hier s'était déroulée de manière constructive.

— Tout dépend de ce que nous entendons par « constructive ».

— L'essentiel, c'est que les habitants comprennent la nécessité des changements.

— Ils comprennent la nécessité des réparations. Ce n'est pas la même chose.

Un silence s'installa à l'autre bout du fil.

— N'oubliez pas que le mode de fonctionnement actuel de l'orangerie est coûteux.

— C'est précisément pour cela que nous préparons des solutions alternatives.

— Monsieur Kłos possède une grande expérience. J'espère que vous collaborerez avec lui sans créer de difficultés inutiles.

Cette formulation me déplut.

— Si, par « difficultés », vous entendez des questions concernant l'avenir d'un espace commun, j'ai bien peur de ne pouvoir rien vous promettre.

Je mis fin à la conversation poliment, mais fermement.

Pendant plusieurs minutes, je restai assise à mon bureau, les yeux fixés sur l'écran de mon ordinateur. Je repensai aux paroles de Marek concernant le financement et à sa brève hésitation lorsque je l'avais interrogé sur l'accès des habitants.

Je ne voulais pas être injuste. Pourtant, je savais que ses obligations professionnelles ne correspondaient pas nécessairement aux miennes.

Mon téléphone vibra de nouveau.

« J'ai trouvé un café rue Święty Marcin. Il paraît que le café y est bon et que les tables sont assez grandes pour les documents. Toujours d'accord pour dix-huit heures ? »

Je répondis :

« Oui. Mais les documents sont prioritaires. »

« Compris. Je vais essayer de ne pas me sentir vexé. »

J'éclatai de rire.

Dans mon appartement vide, ce rire résonna d'une manière surprenante.

J'arrivai au café cinq minutes en avance.

Non parce que je tenais particulièrement à la ponctualité. Je ne voulais simplement pas que Marek ait l'occasion de

me voir courir dans la rue, rajuster mon écharpe et maudire le choix de mes chaussures.

L'établissement était petit, avec des tables en bois, une lumière chaleureuse et une odeur de café fraîchement moulu. Derrière les fenêtres, des passants défilaient sous leurs parapluies, tandis que les pavés mouillés reflétaient les phares des voitures.

Marek était déjà installé à une table contre le mur.

Lorsqu'il m'aperçut, il se leva.

Ce petit geste me parut étonnamment charmant.

— Madame Zuzanna.

— Monsieur Marek.

Il me regarda avec un amusement manifeste.

— Si nous devons travailler ensemble pendant les prochaines semaines, peut-être pourrions-nous nous tutoyer ?

— À condition que tu ne considères pas cela comme une autorisation de déplacer mes plantes.

— Condition acceptée.

Je m'assis en face de lui.

Je remarquai seulement alors qu'il avait remplacé son pull de travail par une chemise sombre. Ses manches étaient remontées jusqu'aux coudes et une montre toute simple ornait son poignet gauche. Il était plus élégant qu'à l'orangerie, sans donner l'impression de s'être spécialement préparé pour notre rendez-vous.

De mon côté, j'avais passé vingt minutes à me demander si ma robe bleu marine n'était pas trop habillée.

Cette différence d'efforts me sembla profondément injuste.

— Qu'est-ce que tu prends ? demanda-t-il.

— Un cappuccino.

— Il est bon ?

— Nous allons bientôt le savoir.

Il sourit et se dirigea vers le comptoir.

Je l'observai un moment depuis ma place. Il discutait avec la barista avec aisance, sans se presser. Lorsqu'un homme âgé assis à la table voisine fit tomber son gant, Marek le ramassa avant que quiconque ait eu le temps de réagir.

Ce n'était pas un geste extraordinaire.

C'était précisément pour cette raison qu'il attira mon attention.

Nous commençâmes notre discussion par les documents.

Marek me montra un récapitulatif des coûts énergétiques, les dépenses prévisionnelles liées aux travaux et plusieurs méthodes possibles pour améliorer l'isolation. Il expliquait tout avec précision, mais sans recourir à ce jargon technique dont les spécialistes se servent souvent pour affirmer leur supériorité.

Je posais des questions et il y répondait. Lorsqu'il ignorait quelque chose, il le disait franchement.

Au bout d'une demi-heure, nous avions défini notre premier objectif : préparer, sous deux semaines, un diagnostic conjoint, à la fois technique et botanique, indiquant quels travaux étaient indispensables, lesquels